

Richard Abibon

Considérations sur la différence des sexes

À travers l'étude de deux œuvres contemporaines, l'une d'Andrey Gorenkov, l'autre de Michaël Cheval.



Pour moi, cette très jeune femme ne "voit" le désir qu'à travers le désir d'enfant. Souvent, les jeunes filles ont ce désir de manière consciente, très jeunes, voire dès l'enfance, puisqu'elles jouent volontiers avec des poupons, même si certaines, à l'inverse, dites "garçons manqués" jouent comme les garçons avec des petites voitures et au football. Ça revient au même : c'est l'expression bifide des modalités du désir d'avoir un zizi, et l'un n'empêche pas l'autre, d'ailleurs. Ce qui m'a frappé, à l'écoute des jeunes femmes, c'est que, même lorsque, consciemment, elles disent ne pas vouloir d'enfants, ou alors "pas maintenant, beaucoup plus tard", dans leurs rêves, elles se voient enceintes ou en train de pouponner. Ça ne les empêche pas de se voir aussi avec un zizi, c'est selon les rêves et les moments, occurrence dont, souvent, elles ne veulent rien entendre, même après l'enlèvement du bandeau de la censure. " Ce n'est pas possible que j'aie

ce désir-là", "je suis très heureuse d'être une fille". Et ça peut très bien n'être pas faux non plus ; selon la logique de l'inconscient, les motions les plus contradictoires cohabitent (sic). Bah, c'est la logique du refoulement. C'est ce que je vois dans l'image du rêve : c'est le dauphin, phallique, qui amène l'enfant. A entendre : j'attends le phallus, mais puisqu'il ne peut pas venir, il peut au moins m'apporter l'enfant en équivalent. Au lieu de sortir, comme une plante qui pousse, il rentre par la porte vaginale pour y déposer son substitut.

Ça m'a beaucoup surpris car, comme garçon, je ne suis absolument pas dans ces désirs-là. C'est très difficile de comprendre le désir de quelqu'un qui n'a pas le même désir que vous. C'est pourquoi je ne considère pas cela comme un placage théorique, pour la simple raison de ma surprise. Je ne m'attendais pas à cela. Quand ma femme m'a annoncé qu'elle était enceinte, ma surprise était tout aussi grande et je ne m'en suis pas réjoui, je m'en suis effrayé. Je n'en voulais pas, comme à peu près tous les garçons. Mais elle en voulait et on l'a gardée, et c'était ma fille Aurore que j'ai appris à aimer avec le temps. Mieux : comme pour l'amour en général, je me suis fait croire que je l'aimais quand elle était bébé, car c'est cela "la bonne attitude", "politiquement correcte". A mes propres yeux, j'avais besoin de ce leurre, et tel était mon aveuglement à moi. Je n'aurais jamais osé m'avouer qu'elle était plus encombrante qu'autre chose. Je me suis donc contraint à étaler l'attitude politiquement correcte du "nouveau père", qui se lève la nuit, change les couches, baigne et donne le biberon. Bon, aujourd'hui, et depuis longtemps, elle est devenue pour moi l'être le plus précieux au monde.

J'ai eu encore d'autres surprises, jusqu'à tard dans ma vie. Par exemple d'entendre une amie ménopausée me confier qu'elle avait le plus grand désir d'un enfant de moi. Ah ! donc, depuis l'enfance jusqu'à l'âge mûr et la vieillesse, ça peut ne pas les quitter ! même l'impossibilité physique n'est pas un frein à ce désir ! je dis "ça peut" par prudence, car je me méfie des généralités, et je reste à l'écoute de toutes les surprises.

Oui, ben moi, j'ai bien gardé le désir des jeunes femmes, malgré l'impossibilité liée à mon âge ! et là encore, puisqu'il est politiquement correct de ne désirer que des femmes de mon âge, ce que je ne ressens pas le moins du monde, je préfère m'abstenir totalement.

La fleur largement épanouie, tout le monde l'a repérée, c'est une image du vagin, qu'elle tend sous cette forme métaphorique afin que la beauté joue son rôle de voile contre la castration. C'est une autre interprétation du bandeau : cette fois, elle joue sur l'aveuglement masculin, qui a besoin du leurre du bandeau pour bander. Mieux : pour inverser l'angoisse de castration en plaisir de voir le trou laissé par icelle.

Tout cela passe sous les fourches caudines du temps, judicieusement placées devant l'un des piliers du chambranle, juste entre le dauphin et la femme. La pendule est renversée, expression du désir de maîtrise sur l'évolution physiologique : il n'est pas deux heures moins trois, il n'est encore que 10h 42, ou encore : il est encore deux heures moins trois ... du matin, alors que la réalité se mesure d'un 10h42. Merci à Fabienne Jacquinot d'avoir eu cette lecture à laquelle je n'avais pas pensé au premier abord. Cette lecture du temps permet de comprendre, dans la rouge coloration distinguée du reste de l'environnement par la porte, qu'il s'agit d'une aube ou d'un crépuscule vespéral. Toutes les femmes se reconnaîtront, je pense, dans cette formule : "il est encore trop tôt, il va être trop tard". On appelle ça l'horloge biologique, que le désir inconscient (ou conscient) aimerait bien bouleverser en donnant un coup de pied dans le réveil, que ce soit dans un sens ou dans un autre : avoir un enfant même si le conscient dit que c'est trop tôt, avoir un enfant, même si le conscient dit que c'est trop tard. Ce qui revient au même : le désir d'enfant s'appuyant sur ce désir de phallus qui manquera toujours.

Car, quel est le repère qui permet de s'y retrouver dans la lecture du temps ? la cloche du réveil, dont on sait qu'elle doit être en haut, mais qui, ici, s'érige sur le côté, le côté de la porte vaginale, évidemment, sur lequel il dépasse. Autrement dit, une chose qui excède de la circonférence de l'objet, que l'on peut voir ou ne pas voir : le phallus du temps, qui renvoie à la possibilité pour les humains de se prouver qu'ils en ont un, les garçons en conquérant des jeunes

filles, les filles en ayant un enfant en substitut. La contrainte du temps joue aussi pour les garçons, ainsi que je l'ai indiqué plus haut. Pas tout à fait de la même façon, bien sûr, mais ça compte.

Voilà qui explique la redondance de la cloche suspendue au-dessus de la tête de la jeune femme : horloge biologique, certes, qui exprime essentiellement les limites temporelles entre lesquelles il est possible de s'offrir un substitut phallique, mais image du désir féminin, sa corolle étant une autre forme du lys largement ouvert. Le pistil et le battant s'y présentant alors comme le complément nécessaire à sa toute phallique animation.

Je dis ça en réponse au "pas toute" de Lacan qui a remporté un franc succès dû au refoulement : enfin quelqu'un qui nous dit ce qu'on veut entendre, que le phallus n'est pas l'aune de toute chose. Cette maxime correspond au culturellement correct de notre époque qui, de ce fait, contribue au refoulement de ce qui devenu très incorrect. Remarquez cependant que ce qui est diffusé dans les médias met l'accent sur le "pas phallique", alors que la formule de Lacan laisse entendre qu'il y a du bien du phallus, mais pas partout. Pour m'y raccorder et afin de nuancer, je dirais que le phallus ne peut pas avoir de valeur "en tant que tel". Il ne se valorise en présentiel que du fait de son absence ailleurs. Le manque est un élément essentiel de cette valorisation.

Et pour répondre aussi à quelques critiques dont j'ai l'habitude, mes réflexions ne viennent pas de Freud, ni de Lacan que je viens de critiquer, elles s'appuient sur ce que j'ai appris avec surprise des manifestations de l'inconscient, le mien et celui des femmes que j'ai entendues.

Encore un mot sur la taille extraordinaire des mains de la jeune fille. Ces mains tiennent la fleur : si cette dernière est un vagin, je verrais volontiers une possibilité d'interprétation en direction du phallus, qui voit sa taille enfler dans une telle proximité. Maladresse du peintre ? observez la finesse de la goutte d'eau sur le bras de la jeune fille. Voyez la complexité de sa facture, qui rend l'illusion si troublante, encore plus éloquente si on la considère comme issue de la corolle. Face à tant d'habileté, je pourrais difficilement invoquer une maladresse de l'artiste. A-t-il agrandi volontairement les mains, ou cela lui a-t-il échappé, mais en conservant la virtuosité technique qui nous empêche de constater de prime abord cette curieuse disproportion ? vient-elle colmater, comme dans la fantasme, l'absence de sein qui rend la fille pré pubère, en d'autant plus grande nécessité d'imaginer la compensation du futur ?

....



J'emprunte à Christine Dornier cette œuvre de Michaël Cheval, qui offre une représentation du désir masculin, pendant (sic) du désir féminin ci-dessus exprimé.

Comme il s'agit d'un filet à papillon, ça me rappelle que ma mère, quand j'étais petit, jouais avec mon zizi en l'appelant "le papillon". C'est assez extraordinaire et une nouvelle preuve de ce que l'inconscient n'est pas structuré comme un langage : si, pour la femme, le phallus est équivalent à l'enfant, pour l'homme dans cette image, il est équivalent à la femme. Car c'est par elle, quand il la possède, que l'homme s'assure de la possession d'un phallus. Michaël Cheval, d'origine russe, travaillant et vivant en Amérique, ne parle pas le français. Ma mère usait parfois des mots de son origine polonaise pour parler à l'enfant que j'étais. Pourtant elle disait "le papillon" en français, et "les bouzets" (je ne sais pas l'orthographe) pour ses seins, en polonais. Bref, on voit bien l'indépendance des formations de l'inconscient à l'égard des mots dont on use pour en parler. Ce qui compte, c'est l'image, représentant ici un manque qu'il faut combler en attrapant un "papillon", un zizi, sous la forme d'une jeune femme. Dans l'œuvre d'Andrey Gorenkov, l'enfant et le dauphin viennent dans le trou de la porte ; ici, la femme se glisse dans le trou du filet. Le trou reste la figure commune aux hommes et aux femmes, non

comme pure figure topologique, mais comme source de l'affect : le manque. Et ce n'est pas manque du réel comme a tenté de nous faire croire Lacan, mais manque de phallus, pour les hommes comme pour les femmes.

Ainsi l'amour, dont on fait grand cas, est cet affect issu du manque qui s'origine dans la différence de sexes. Pour combler ce manque, par réalisme anatomique, les femmes recherchent plutôt l'enfant, et dans tout homme le père potentiel. Pour éviter l'angoisse de ce manque potentiel, les hommes courent après les femmes afin de s'assurer de la présence de leur phallus. Ainsi l'amour est-il plus spécifiquement féminin : se basant sur le sexe manquant, elle demande à être aimée pour « autre chose » que ce manque péjorativement interprété. Le désir sexuel est à l'inverse plus prégnant chez l'homme : s'il aime, ce sera la femme qui lui permettra d'exercer son phallus, en protection de la castration toujours menaçante.

J'ai dit « jeune femme » jusqu'à présent car la figure et le corps des femmes dans ces deux œuvres m'y incite. Cependant, on peut remarquer les cheveux blancs de la femme de Michaël Cheval. On peut considérer que ce n'est que pour assurer la continuité avec le nuage, poussant l'interprétation dans le sens d'une chasse à la nuée, autant dire à la chimère. Je peux aussi accepter la suggestion qui me vient d'une figure de la mère, tant chaque femme se présente pour un homme dans la continuité de celle dans laquelle il aspire à remonter.

Ce qui m'amène à un autre correctif : certaines femmes recherchent le voyou, le mauvais garçon, celui qui trompe sa femme, en tant qu'il se différencie d'un père, et qu'elle peut se trouver valorisée d'être meilleure que la légitime. Avec lui, elle pourra s'autoriser au plaisir, qui s'éteindra dès que la situation du hors la loi se normalisera. De même qu'un homme peut avoir du mal avec sa femme devenue mère, pour cette raison précise, ce qui le fait rechercher de nouveaux papillons à épingle.

Sans que j'ai pu toutes les évoquer, car il y en a d'autres, ces occurrences peuvent cohabiter ou se succéder chez la même personne.

J'oublie de dire que ce qui compte dans la figure du papillon, c'est le fait qu'il peut s'envoler. En jouant avec, ma mère m'assurait de l'intérêt que mon zizi avait pour elle ; elle me confirmait dans le fait qu'il n'allait pas s'envoler, tout en apportant la menace de castration : tout le monde sait qu'un papillon ça peut s'envoler, même si pour l'instant il a l'air bien accroché. La sexualité est pétrie de ces contradictions qui font craindre et apprécier tout en même temps le sexe féminin. D'où la nécessité de courir après pour mettre en valeur l'aspect plaisir contre l'aspect angoisse, ce qui fait de l'affect (figure du manque) le moteur de la psyché. Pas le langage.

Pour nuancer encore une fois, la différence des sexes inaugure la représentation, ce qui est la base du langage. Devant l'absence de zizi, on se représente le fait qu'il pourrait être là, et devant sa présence, qu'il pourrait ne pas y être. Ce conditionnel de la présence et de l'absence renvoie au fort-da de Freud, c'est-à-dire au symbolique, qu'il avait appelé la pulsion de mort. Le conditionnel est le mode de l'imaginaire. Mais l'imaginaire de la castration ne dépend pas de l'existence du conditionnel dans la langue. Il existe des langues dépourvues de ce mode, ça n'empêche pas les gens qui la parlent d'imaginer. Il dépend de ce qu'on voit, pas de ce qu'on entend, qui ne fait que se refléter dans le sonore. Ainsi le langage, c'est-à-dire les représentations (imagées ou parlées), dépend de la différence anatomique de sexes. L'imaginaire de la castration ne dépend pas du langage, mais le langage s'articule là-dessus pour assurer la non matérialité de la représentation.

L'imaginaire collectif renvoie plutôt à la cigogne qu'au dauphin. C'est l'intérêt de cet artiste qui a su trouver une nouvelle image, encore plus parlante. Mais la cigogne est comme le papillon : elle peut s'envoler. Il en reste un vieux fond dans la culture, tant dans l'imaginaire des

naissances que dans "le renard et la cigogne" la fable de La Fontaine, reprise d'Esopé, ce qui indique que ça ne date pas d'hier.

"Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cigogne
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le Galand, pour toute besogne
Avait un brouet clair (il vivait chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le Drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
À quelque temps de là, la Cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie."
À l'heure dite, il courut au logis
De la Cigogne son hôtesse ;
Loua très fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout ; Renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande
On servit, pour l'embarrasser
En un vase à long col, et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du Sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille."

"La" cigogne (la commère, dit La Fontaine, dupe de son genre en français), qui apporte les bébés, possède l'organe capable de s'introduire dans d'étroits orifices. Mais elle se casse le nez sur la platitude des assiettes sans trou. "Le" renard (le compère, pareil) au contraire, sait bien lécher cette absence de trou qui le rassure. Cette différence anatomique fait métaphore de la différence anatomique des sexes indépendamment du genre, en français, de l'un et l'autre animal. Indépendamment du langage, donc. On retrouve dans la figure du bec de la cigogne, la forme fuselée et phallique du corps du dauphin. La structure de la fable immémoriale s'avère en accord avec la contemporanéité de l'œuvre du russe. La tromperie fondamentale ne dépend pas de ce qui est présenté comme méchanceté de l'un et de l'autre. La tromperie fondamentale, c'est la matérialité de l'anatomie, qui vous donne ce qu'il n'y a pas : la certitude d'avoir. C'est l'imaginaire de la castration : je feins de t'offrir ce que tu cherches, mais c'est pour mieux te décevoir, car tu ne peux y avoir accès. D'où le cycle éternel des vengeances entre les hommes et les femmes. Tu ne me donnes pas le phallus (ou l'enfant) que j'attends de toi ? attends un peu, tu vas voir ! tu ne me donnes pas l'occasion de baiser afin que j'aie moi aussi un phallus utile ? gare à tes miches.

mardi 17 août 2021